

que l'Angleterre fût forte ou fût faible, de s'établir dans ce pays. Cela n'est pas la loi internationale, mais c'est la loi du plus fort, et l'on ne peut ignorer que les Etats-Unis ont fait savoir au monde entier que telle était leur politique.

Or, monsieur l'Orateur, quelle est l'essence de cette déclaration ? Elle dit tout simplement que comme pays nous nous reposons pour l'inviolabilité de notre territoire, non pas sur nos propres forces et sur notre détermination de repousser l'insulte et l'agression, non pas sur la puissance et la force de l'Angleterre, notre mère patrie à laquelle nous devons allégeance, mais que nous devons notre indépendance à un pays étranger, qui, à un moment donné, pourra nous être hostile. Le ministre de la Milice du Canada n'a pas trouvé, au moment où éclot notre patriotisme et notre confiance en nous-mêmes, qui tous les jours s'accroissent davantage, il n'a pas, dis-je, de meilleurs encouragements à donner au pays que celui-ci : par la grâce et la faveur des Etats-Unis nous pourrions éviter d'être absorbés par les puissances européennes. Mais pourquoi le ministre n'est-il pas allé plus loin ? Il pouvait se demander quelle puissance nous protégerait contre l'agression des autres puissances étrangères, non pas en Europe ou en Asie ou en Afrique, mais sur ce continent et tout près de nous ? Ce n'est peut-être pas la loi des nations, a-t-il dit, mais c'est la loi du plus fort, et il y a là une menace terrible. On invoque la loi du plus fort contre les puissances européennes pour les empêcher de mettre le pied sur le sol du Canada, mais qui nous protégera contre une autre puissance qui a déjà un pied sur ce continent, si cette puissance veut invoquer la loi du plus fort pour nous écraser. Peut-il y avoir un sentiment moins viril, existe-t-il un sentiment moins national, quel sentiment moins honorable peut-il y avoir que celui de prétendre que nous devons nous reposer sur nos puissants voisins pour protéger notre pays contre les attaques et les agressions étrangères, et ne pas nous préparer à nous défendre et à nous protéger contre ces voisins eux-mêmes si un jour ils devenaient les agresseurs ? Je crois, monsieur l'Orateur, que nous pouvons parcourir les annales de toutes les nations anciennes—et le premier ministre aime à dire que nous sommes une nation—et je doute que l'on y trouve aucune déclaration qui l'égale en poltronnerie de la part d'un gouvernement ou d'un ministre. S'il nous faut nous reposer sur les canons et les vaisseaux des Etats-Unis pour la protection du Canada, pourquoi ne pas le faire d'une manière complète ? Pourquoi conserver nos fortifications et nos travaux de défenses ? Pourquoi maintenir nos écoles militaires et notre petite armée ? A quoi servent nos instructeurs militaires, notre milice et le ministre lui-même ? Pourquoi tout cela, si nous nous trouvons suffisamment protégés par les canons et la marine d'une popu-

M. FOSTER.

lation de 80,000,000 d'âmes qui est notre voisine ? Ne devrions nous pas alors payer une taxe aux Etats-Unis pour la protection qu'ils nous donnent ? Je ne veux pas, monsieur l'Orateur, poursuivre ces remarques plus loin.

Je désire seulement en terminant, en réponse à la prétention que l'harmonie ne règne pas dans les rangs de l'opposition, mais qu'elle déborde dans les rangs ministériels, dire qu'il y a d'autres faits montrant les choses sous un jour un peu différent de celui que le premier ministre nous a fait voir aujourd'hui. Il est parfaitement vrai que la nomination d'un directeur général des Postes ne regardait que les membres et les chefs du parti libéral. Le Gouvernement a arrangé la chose à sa plus grande convenance, et l'harmonie règne dans le parti, a dit le premier ministre. Mais une autre manière de ramener la paix entre les membres de la famille s'imposait, c'était d'aller chercher une personne du dehors et de la faire passer pardessus les autres. Je crois que c'est la conduite qui a été tenue. Mais l'harmonie règne-t-elle réellement dans les rangs ministériels ? Un homme aussi important que peut l'être le whip du parti libéral, le député d'Ontario-nord, a fait il y a quelque temps des déclarations étonnantes par leur franchise. Quelles sont ces déclarations ? Je suppose que le premier whip est le personnage le plus important dans le parti après le premier ministre lui-même. Il gouverne à l'intérieur du parti avec lequel il ne fait qu'un cœur et n'a qu'une conscience. Il s'endort quand elle s'endort, s'éveille quand elle s'éveille et il n'est pas un seul instant de son sommeil, pas un seul de ses songes, pendant lesquels il ne soit pas là présent comme tuteur, infirmier, ou confident ou directeur, de sorte que lorsque le whip parle il faut écouter ses paroles. Harmonie exorbitante, débordante, comme la douce atmosphère des pays des tropiques. Harmonie pleine de suavité et de beauté. Oui, mais, monsieur l'Orateur, M. Grant dit :

Nous regrettons beaucoup la retraite de sir William Mulock. Sir William jouissait de la confiance des libéraux de la vieille école.

De sorte qu'il y a deux sortes de libéraux, et c'est un moyen d'avoir l'harmonie dans un parti que d'avoir deux camps, surtout un camp d'ancien libéraux et un camp de jeunes libéraux. Et il est à supposer que les anciens libéraux ont des principes et de la décence, tandis que les jeunes libéraux sont plus iconoclastes ou socialistes, ou quelque chose de ce genre. Mais le point important, c'est qu'il y a deux écoles dans le parti libéral et que conséquemment cela tend beaucoup à produire l'harmonie. Je regrette autant que M. Grant, la disparition de sir William Mulock, mais je regrette encore plus que son étoile en s'éclipsant du ciel politique ne soit pas couchée dans la